

Fantasia 2016 Compétition internationale

Pascal Grenier

Numéro 305, décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, P. (2016). Fantasia 2016 : compétition internationale. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 38–38.

Fantasia 2016

Compétition internationale

Pour sa 20^e édition, le très populaire festival Fantasia s'est offert deux invités de marque en la présence de Guillermo Del Toro et Takashi Miike. Avec sa programmation provenant d'un peu partout, le festival proposait à ses indélogeables ou à ses nouveaux fervents admirateurs un échantillon éclectique de plus d'une centaine de films de genres diversifiés. Une programmation toujours aussi hétéroclite et pour tous les goûts.

PASCAL GRENIER

Parmi la douzaine de films dans la Section internationale et éligible pour le Prix *Séquences* pour cette édition 2016, il y avait notamment trois films de la Pologne en compétition et faisant partie d'un volet intitulé : Pleins feux sur le cinéma de genre polonais. D'abord, **The Lure** est le premier long métrage de la réalisatrice Agnieszka Smoczyńska. Fort inégal, mais tout de même intéressant, ce film inclassable propose un mélange hybride d'éléments empruntés à la comédie musicale, le cinéma érotique des années 1970, le cinéma *gore* actuel et la poésie insolite, le tout servi sur une base d'un scénario classique qui s'inspire du conte *La petite sirène* de Hans Christian Andersen. Si le film amuse en première partie, force est d'admettre qu'il s'essouffle considérablement en seconde partie, le manque de cohérence prenant le dessus sur le côté insolite.

Demon, du regretté Marcin Wrona (le réalisateur s'est suicidé l'an dernier), est une relecture intelligente du *Dibbouk* — une légende folklorique juive dans laquelle un esprit malveillant prend possession du corps d'un individu auquel il est rattaché — dans la Pologne d'aujourd'hui. Rappelant les premiers films de Zulawski (mais sans le côté hystérique et outrancier de ce dernier), ce dernier film d'un cinéaste prometteur est une entrée fascinante dans le cinéma surnaturel pour un pays peu connu pour son cinéma de genre. Toutefois, les amateurs de films d'horreur traditionnels (ou de cinéma *gore*) risquent de rester en appétit, car le film est avare en effets-chocs et il fonctionne davantage comme vecteur critique d'une société toujours habitée par ses fantômes du passé.

Le dernier film en compétition du volet polonais (le plus intéressant du lot), **I, Olga Hepnarova**, est une coproduction avec la Tchécoslovaquie, la Slovaquie et la France des réalisateurs tchèques Tomas Weinreb et Petr Kazda. Ce film à saveur biographique qui dresse sans concession le portrait d'une jeune femme élevée dans une famille stricte et rigide et victime de harcèlement dans la Tchécoslovaquie des années 1970. S'inspirant d'un fait divers qui a bouleversé la nation, c'est dans son ambiguïté et dans son traitement (un magnifique noir et blanc aux tons gris dominants) que le film fascine tout autant qu'il dérange ou irrite. La structure narrative est très méthodique et l'on suit très attentivement, avec retenue et sans jugement, le destin troublant et nihiliste de cette adolescente homosexuelle, mal aimée et solitaire. Avec une certaine retenue, les réalisateurs ne cherchent pas à créer une forme d'empathie, et l'absence de musique originale accentue ce sentiment de distanciation. Bref, c'est une œuvre implacable tout

aussi forte que troublante qui doit beaucoup à l'interprétation de la jeune vedette polonaise montante (Michalina Olszanska, sidérante dans le rôle-titre.)



Demon

Parmi les films les plus attendus et jouissant d'une forte réputation depuis son passage au festival de Sundance en janvier dernier, le drame fantastique iranien **Under the Shadow** de Babak Anvari est un curieux mélange de drame social et de film d'horreur traditionnel. Maîtrisé et techniquement fort réussi, le scénario est habile, mais la mise en scène l'est beaucoup moins et pêche par manque de subtilité. En effet, le réalisateur abuse d'effets de sursauts (avec une trame sonore à l'appui) tout aussi prévisibles que lassants. Ça demeure un premier film louable qui fonctionne davantage en tant que métaphore sociale sur les effets post-traumatiques de la guerre Irak-Iran et sur la condition de la femme qu'en tant que film de terreur.

Enfin, **Women Who Kill** est un premier long métrage réussi de la New Yorkaise Ingrid Jungermann. Parfois erratique et non sans défauts (le mélange de genre est un peu trop hésitant), ce film possède néanmoins assez de charme grâce (et surtout) aux dialogues mordants et à l'humour tordu qui le distingue de la moyenne des autres productions indépendantes et fauchées du genre (par exemple, **She's Allergic to Cats** de Michael Reich, un très mauvais film également en compétition) qu'on retrouve régulièrement chaque année dans le cadre du festival.